



L'EMPEREUR MAXIMILIEN A CHEVAL  
EN COSTUME MEXICAIN

Par EBELING

Douay cita à ce propos le désaccord du maréchal avec la plupart de ses généraux, qui en France avait fini par étonner. L'empereur pria le général de toujours tout lui dire et remarqua qu'il avait aussi parlé très franchement avec l'ambassadeur Dano. « Vous savez avec quelle précaution se font toutes les dépenses, s'écria l'empereur, la lésinerie qui règne au ministère. N'importe ! la guerre seule, la guerre civile absorbe tout. Vous n'ignorez pas l'exactitude avec laquelle nous payons chaque échéance due à la France ; eh bien ! depuis cinq mois, nous faisons vivre Almonte et tout le monde de la liste civile. »

— « Naturellement, répondit Douay, l'exploitation commerciale du pays aurait seulement dû suivre la conquête militaire, mais si l'on prend les revenus des emprunts *a priori* pour payer les dettes à la France, il est évident que cela absorbe presque la totalité des emprunts. »

— « D'autant plus, dit l'empereur en reprenant la parole, que nos seules et uniques recettes sont les ports. Les impôts n'existent pas. » Douay remarqua alors que la base donnée pour les impôts était fautive. Le pays était très riche, en beaucoup de contrées on payait des impôts à l'empire et aux juaristes, ce qui prouvait la capacité du pays.

— « Oui, répondit Maximilien, mais nos seules vraies ressources sont Tampico, Matamoros, Mazatlan et Vera-Cruz. Au mois de mai dernier, quand j'étais à Paris, on voyait la situation en rose. L'empereur venait de recevoir un rapport extrêmement favorable du maréchal Bazaine et il m'a dit : « Monseigneur, vous trouverez le Mexique entièrement pacifié ; l'emprunt servira surtout aux chemins de fer et aux œuvres d'intérêt matériel ». Aujourd'hui, où en sommes-nous ? La situation est plus mauvaise que l'année dernière. »

— « Certainement, remarqua Douay, il fallait se borner à organiser les choses l'une après l'autre et ne pas tant s'étendre inconsidérément.

— « Sans doute, parce que comment veut-on ensuite que les populations restent fidèles à l'empire lorsqu'il se passe des faits semblables à ceux d'Uroapam, où on vient de fusiller le préfet que vous connaissiez, un si brave homme, Isidoro Paz. Le maréchal a une grande finesse, un esprit limité, presque italien. Ses deux défauts sont la paresse et le manque d'ordre, qui engendrent la jalousie et le mécontentement contre les



autres. M. Dano est très bien disposé sur ce chapitre. »

Alors Douay : « Le chemin que l'on fait faire aux troupes est inouï. Ma division a fait 19 000 lieues en dix-sept mois, et le 81<sup>e</sup>, que je viens d'inspecter, ne s'est pas arrêté un instant. »

— « Oui, dit l'empereur, c'est que les troupes ne suffisent pas. On avait trop compté sur les Autrichiens et les Belges. Quand arriveront les renforts? Il n'y a pas 20 000 hommes! »

Sur la réponse évasive de Douay, qu'après l'arrivée des renforts il aurait environ 30 000 hommes à sa disposition, l'empereur exprima sa surprise que, malgré la situation embrouillée, il s'était déjà trouvé de grandes sociétés pour la construction d'un chemin de fer de Vera-Cruz à l'intérieur du pays et qu'également une société mexico-américaine sollicitait la navigation sur les côtes. « — Bien, répondit Douay, mais il ne faut pas s'endormir sur ce succès. »

— « N'oubliez pas qu'en France on va à la vapeur et ici en voiture », répliqua l'empereur.

— « Votre Majesté sera souvent obligée de faire des choses qui déplairont aux Mexicains, comme la colonisation, d'enlever les terres incultes aux propriétaires. Tout cela un dictateur seul le leur imposera, ce ne sera jamais de leur plein gré. »

— « Une autre affaire que nous avons conclue, reprit l'empereur, a été l'affaire Jecker. Lorsque Dano est arrivé, il m'a dit : « Oh! mon Dieu! Votre Majesté a donné les mains à cette affaire-là!... — Mais oui, c'est Montholon, votre prédécesseur qui l'a voulu. »

— « On croyait même en France, interrompit Douay, que le but de l'expédition avait été de faire rentrer Jecker dans ses fonds. »

— « Pour revenir à notre sujet principal, dit l'empereur en terminant l'entretien, l'important est que vous entriez bientôt en possession de l'héritage qui vous revient. Dans la lettre que j'ai écrite à l'empereur, d'Orizaba, je lui ai dit qu'il n'avait pas de meilleur ami que l'empereur du Mexique. On essaie quelquefois des « schismes ». Le maréchal relève beaucoup de petites choses, mais tout cela s'arrangera avec votre venue. »

L'entretien était significatif sous plus d'un rapport. Il montrait clairement le complot que Douay forgeait avec l'empereur contre son propre chef Bazaine. Il montrait aussi, malgré les récriminations modestes de Douay, disant qu'il

était trop jeune, combien celui-ci avait envie de prendre la place de Bazaine. Ce dernier savait depuis longtemps, par les remarques franches des lettres de Napoléon que Douay agitait les esprits contre lui, soit au Mexique, soit à Paris. Bazaine le surveillait de près, ses relations intimes avec l'empereur ne lui restaient pas cachées, et il voyait très bien où Douay voulait en venir auprès de l'empereur. L'amabilité de Maximilien envers Douay, et sa réserve envers Bazaine, sur laquelle personne ne pouvait se méprendre, fâchait le maréchal. Même le fait que l'empereur lui donna le palais dans lequel il avait habité jusqu'à présent comme cadeau de noces pour sa femme, ne changea pas beaucoup ses relations avec Maximilien. La vanité de Bazaine était blessée par la préférence dont jouissait Douay et, à partir de ce moment, Maximilien n'eut point d'appui en lui, ce que l'amitié impuissante de Douay ne pouvait pas remplacer.

L'impératrice Eugénie avait été, il est vrai, très intéressée par son entretien avec Douay, il lui avait montré, après les lettres de l'impératrice Charlotte, les différends qui surgissaient entre le couple impérial et le maréchal. Elle éprouva donc le besoin de recommander chaleureusement Bazaine à l'impératrice Charlotte (1) et de souligner qu'on devait, en ce qui concernait la prise d'Oajaca et la manière d'employer le général Brincourt, laisser main libre au maréchal qui devait porter la responsabilité de la manière dont il voulait employer ses hommes. C'était une réponse très claire aux attaques cachées du couple impérial mexicain contre Bazaine.

Mais l'impératrice Charlotte ne voulait pas comprendre cela, elle était irritée que Bazaine renvoyât en France justement la brigade du général d'Hérillier (2) et d'Hérillier lui-même, qui lui était très attaché, bien qu'elle espérât qu'il reviendrait, tout comme Douay. Elle était aussi outrée de ce qu'on envoyât Douay, à peine revenu de France, tout de suite à l'intérieur du pays. « Ce dernier, écrivait de lui Charlotte à l'impératrice Eugénie, est parti pour l'intérieur, craignant de n'y pas faire grand'chose; nous nous sommes séparés de

(1) Impératrice Eugénie à l'impératrice Charlotte, Tuileries 1<sup>er</sup> avril 1865. Original, Vienne, Archives de l'État

(2) Impératrice Charlotte à l'impératrice Eugénie, Mexico, 26 juillet 1865. Copie de la main de Charlotte. Vienne, Archives de l'État.



lui le cœur serré, et lui de même. C'est un homme bien remarquable comme militaire, homme d'État et administrateur, et l'empereur et lui s'électrisent mutuellement et paraissent deux amis, presque deux frères.

Le ménage de notre bon maréchal marche bien. Ils se promènent à cheval, et je les ai rencontrés ce matin. »

Ces deux phrases laconiques étaient tout ce que Charlotte pouvait rapporter à l'impératrice Eugénie de Bazaine. Le contraste entre ceci et les chants de louanges à propos de d'Hériller et de Douay était très visible. En outre, il était imprudent de la part de Charlotte de parler en termes si enthousiastes des relations de son mari avec Douay, car Napoléon désirait que le commandant en chef du Mexique fût avant tout son homme et non celui de Maximilien. Il trouvait aussi, tout comme l'impératrice, qu'un nouveau et quatrième changement de commandement au Mexique ne devait plus se faire. Les souverains français résolurent donc de soutenir encore Bazaine, bien que beaucoup de choses qu'ils avaient apprises sur le compte du maréchal, les rapports de Douay et le mariage, qui ne leur plaisait pourtant pas tout à fait, aient un peu troublé leur pleine confiance. L'impératrice Eugénie crut donc devoir être plus catégorique dans sa lettre suivante adressée à Charlotte. « Votre Majesté (1), écrivait-elle, semble dans sa lettre, ou du moins c'est ainsi que je l'ai compris, désirer que le général Douay ait un plus grand commandement. Il est assurément un très bon général, mais que Votre Majesté soit persuadée que le maréchal est notre meilleur soldat, il a pour moi de plus le mérite de n'avoir pas été découragé un seul instant, il a foi dans tout ce qui existe, et son retour aurait d'ailleurs l'inconvénient de faire croire que l'intérêt diminue du moment que l'importance de celui qui est à la tête des troupes est moindre.

« Je crains que quelque faute de forme ne soit venue donner à Votre Majesté une mauvaise idée de lui... » Dans le courant de sa lettre Eugénie continuait de louer les bonnes qualités du maréchal, elle signalait ses rapports qui contenaient des jugements si clairs, si sages et si courageux, demandait pardon pour

(1) Eugénie à Charlotte, Tuileries, 15 juillet 1865. Copie de la main de Charlotte. Vienne, Archives de l'État.

les défauts humains qu'il pouvait avoir et ajoutait les lettres que Bazaine avait écrites à Napoléon, pour que l'impératrice en prit connaissance.

Car jusqu'à présent c'était justement les rapports favorables de Bazaine qui avaient tellement plu aux souverains de France parce qu'ils étaient conformes à leurs désirs, et cette impression durait encore malgré tout ce qu'on avait pu dire contre Bazaine, à Paris, de différents côtés.

Lorsque Charlotte reçut cette lettre de l'impératrice, elle céda sur toute la ligne et répondit (1) qu'aussi longtemps que Bazaine jouirait de la confiance de Napoléon, il jouirait aussi de celle des souverains du Mexique. Il n'y avait jamais eu de raison de ne pas le traiter en ami, et cela resterait aussi ainsi. Mais en soi-même Charlotte se disait que la première attaque contre Bazaine n'avait pas réussi à Paris et qu'il fallait remettre une nouvelle attaque à plus tard. L'impératrice Charlotte sentait de plus en plus peser sur elle le lourd poids de sa nouvelle situation. « Je vieilliss, écrivait-elle à sa grand-mère la reine Marie-Amélie, sinon aux yeux des autres, du moins aux miens, et mes pensées et mes sentiments sont bien loin de mon extérieur (2). »

Maximilien était toujours très préoccupé de montrer la situation au Mexique sous le meilleur jour possible. Même ses lettres de ce temps, adressées au roi des Belges, étaient assez optimistes. La réception enthousiaste qu'il avait reçue, à plusieurs reprises, durant son voyage (3) et à son retour, le 26 avril, ainsi que l'espoir que « ces gens fatals » (4) des États-Unis resteraient finalement neutres et que les tentatives faites pour entrer en relations auraient finalement du succès, tout ceci y avait largement contribué. Il est vrai que pour la situation militaire il ne pouvait vraiment pas rapporter que tout allait selon ses désirs. Maximilien écrivait qu'on avait sans doute fait beaucoup dans cette première année de son

(1) Charlotte à Eugénie, Mexico, 23 août 1865. Copie de la main de Charlotte. Vienne, Archives de l'État.

(2) REINACH FOUSSEMAGNE, *op. cit.*, p. 232.

(3) Maximilien au roi Léopold de Belgique, Chapultepec, 27 juin 1865. Original, Vienne, Archives de l'État.

(4) Maximilien au roi Léopold, Chapultepec, 25 juillet 1865. Original, Vienne, Archives de l'État.



règne, mais qu'on aurait encore pu faire davantage, si les Français avaient envoyé plus de troupes et plus de généraux actifs. Mais de cette façon la guerre avait dévoré des sommes inouïes et augmenté le désordre dans les finances. Maximilien exposa aussi les mêmes considérations à Napoléon, en lui faisant en même temps un rapport favorable sur la situation politique à l'intérieur et sur l'administration (1). Il souligna avoir dit cent fois à Bazaine d'économiser, que depuis le rapatriement d'une brigade un déplacement coûteux et perpétuel des troupes était de nouveau nécessaire et que les pauvres troupes françaises étaient par le fait même toujours en mouvement dans toutes les parties du territoire immense. Napoléon avait, dans le temps, exprimé l'espoir que les revenus du premier emprunt pourraient être utilisés exclusivement pour les réformes à l'intérieur, et maintenant la guerre avait tout dévoré. Manque de troupes et d'argent, voilà pourquoi la situation militaire était actuellement moins favorable que l'année précédente. Pour le reste, on faisait des progrès et même des progrès sérieux.

Maximilien ne croyait pas, malgré tout, que l'empire ne pourrait pas se maintenir. Il voyait au contraire, avec souci, que le ciel lui refusait au Mexique tout espoir d'avoir des enfants et il songeait comment un jour se ferait la succession au trône. Il eut l'idée d'appeler à cette succession les descendants du malheureux empereur Iturbide, qui avait laissé en mourant trois fils et une fille. Le second de ces fils avait lui-même un fils, Augustin, alors âgé de deux ans, le troisième également un fils nommé Salvador, déjà plus âgé, et qui allait à l'école. L'empereur avait l'intention, dans le cas où l'impératrice resterait sans enfants, d'adopter le petit-fils cadet de l'empereur Iturbide comme dauphin. Dans ce but, il fallait entrer en relations avec la famille, qui pensa profiter de cette occasion pour améliorer sa position au point de vue social et financier.

Ainsi on fit un traité secret entre l'empereur et la famille Iturbide (2). Maximilien donna à la fille d'Iturbide, Josepha, et à ses deux petits-fils, Augustin et Salvador, le titre de

(1) Maximilien à Napoléon III, 27 juillet 1865. Le brouillon de cette lettre manque aux Archives de Vienne. En partie dans OLLIVIER, *Empire libéral*, VII, p. 523.

(2) Traité secret du 9 septembre 1865. Vienne, Archives de l'État.

prince. L'empereur devint tuteur des deux enfants, leur tante Josepha, co-tutrice. Seuls ces trois membres de la famille eurent le droit de rester dans l'empire, les autres durent promettre de ne pas y mettre le pied sans la permission de l'empereur. En compensation, ils devaient recevoir du gouvernement mexicain 150 000 piastres sur le compte d'exigences soi-disant fondées. En outre, on donna des pensions (1) aux différents membres de la famille et on leur permit de porter jusqu'à leur mort le titre de prince.

Maximilien prit chez lui un des enfants, le petit Augustin, âgé de deux ans, et le mit sous la direction de sa tante Josepha. L'autre étudia à Paris et fut confié à Hidalgo, qui devait veiller à ce que l'enfant ne devint pas plus tard un élément de discorde. La mère du petit Augustin, Alicia Iturbide, une Américaine du Nord, n'était pas contente de cette séparation de son fils, mais elle fut forcée d'accepter par les autres membres de la famille à cause des avantages du traité secret. Elle essaya d'obtenir de Maximilien qu'on lui laissât son fils au moins jusqu'à sa cinquième année. Maximilien, qui considérait cette femme comme à moitié folle, répondit que ce serait très nuisible à l'enfant et ne céda pas. Au contraire, il menaça de prendre des moyens énergiques, si les membres de la famille, obligés de partir, ne prenaient pas le bateau, qui devait aller en Europe le 2 octobre. Donna Alicia protesta énergiquement contre cette violation de ses sentiments maternels, mais sous la pression de sa famille elle dut finalement se soumettre. Cette affaire fut une nouvelle source de conflits qui donnèrent juste au moment où les choses allaient au plus mal, beaucoup de soucis à l'empereur.

Pour l'impératrice Charlotte toute cette affaire était fort gênante, car, bien que le petit Iturbide ne fût pas publiquement proclamé héritier du trône, il était bien clair pour chacun que son éducation au palais ne pouvait avoir d'autre but, et ce procédé révélait l'idée intime de l'empereur qu'il ne s'attendait plus à un enfant de sa femme. L'impératrice tâchait de devancer cette impression en Europe, elle écrivait à sa grand-mère que cette élévation de la famille de l'empereur Itur-

(1) Augustin Iturbide devait recevoir 6 100 pesos, Angèle 5 100, Donna Sabina 1 524, en outre Augustin Cosme tout le traitement dû à sa charge.



bide au rang de princes n'était qu'un acte de justice de la part de l'empereur. Pour exposer pourquoi les petits-fils, mais non les fils de l'empereur Iturbide avaient été titrés, l'impératrice prétendait « qu'ils avaient contracté aux États-Unis des habitudes de jeu et de boisson qui rendaient leur élévation à la même dignité que leurs fils impossible ». De cette façon, l'impératrice croyait voiler la vérité, que Maximilien voulait que les petits-fils d'Iturbide seuls aient à savoir le droit de prétendre à sa succession (1).

Dans l'Amérique du Nord, l'opposition contre l'empire du Mexique était devenue plus forte, à mesure que la puissance intérieure et extérieure de l'Union augmentait, après la guerre civile, heureusement terminée. L'aversion des cercles gouvernementaux américains devint très visible, et à New-York fut fondée une société, ennemie de Maximilien, qui portait le nom de « Club des patriotes mexicains ». La plupart des journaux prirent également parti contre Maximilien d'une façon très énergique. Seward était, après comme avant, de l'avis qu'il avait affaire uniquement avec le représentant de Juarez et tout au plus avec l'ambassadeur français, marquis de Montholon. Celui-ci était également peu favorable à l'empereur et peu apte à le renseigner d'une façon véridique sur l'attitude de l'Union.

Par conséquent, l'empereur envoya souvent ses propres agents à New-York, comme par exemple Estvan, qui devaient exercer leur influence sur la presse et si possible l'acheter, ce qui fut aussi tenté auprès de Gordon-Bennett, mais sans succès. L'empereur chargea également le comte Olivier Ressayé, qui avait entre temps achevé sa mission dans l'Amérique centrale et du Sud, de nouer des relations avec des capitalistes américains à New-York pour la fondation de sociétés pour les chemins de fer et la navigation, de contrôler, en outre, les agents qui travaillaient pour le Mexique et faire tout son possible pour arriver à un rapprochement entre l'Union et le Mexique. Ressayé devait faire tout ceci avant son départ pour l'Europe qui devait avoir lieu en novembre (2).

(1) Charlotte à la reine Marie-Amélie, 29 septembre 1865. REINACH FOUSSEMAGNE, *op. cit.*, p. 258.

(2) Empereur Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, 2 septembre 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

L'empereur Maximilien n'entendit de ses agents que des plaintes sur le compte de Montholon, qui leur faisait sans cesse des difficultés, se sentant surveillé par eux. Mais les agents avaient, en outre, très peu de scrupules. Ils ne rapportaient, en général, à l'empereur que ce qu'il aimait à entendre et prenaient plaisir à se vanter.

Maximilien restait fidèle à sa malheureuse tactique de ne pas écouter les rapports défavorables. Le fait que le gouvernement de l'Union refusait toute relation officielle avec le gouvernement impérial ne lui servit nullement d'avertissement. Comme Loosey rapportait, en général, des choses favorables et ne mettait pas en doute que l'empire puisse se maintenir sans troubles évidents, l'empereur Maximilien avait beaucoup de confiance en lui.

Tout comme l'empereur se trompait lui-même sur la gravité de la situation, il tâchait aussi de maintenir sa famille et ses amis d'Europe dans leurs illusions. Son officier du palais, Schaffer, à peine revenu d'Europe, lui avait rapporté qu'il avait eu très forte la nostalgie du Mexique. Maximilien profita immédiatement de cette occasion pour écrire à son frère que la vieille Europe avait paru à Schaffer repoussante sous bien des rapports, collet monté et même ridicule, et qu'il avait souhaité de vivre « la vie gaie et libre du nouveau continent ». Ceci devait exciter à Vienne de l'envie et de la jalousie. L'empereur écrivait dans le même sens au baron De Pont. Celui-ci avait, dans le temps, refusé le poste d'ambassadeur que lui offrait Maximilien, comme il le disait, par « raisons de famille », mais en vérité parce qu'il connaissait trop bien la situation par la correspondance entretenue par lui avant l'acceptation de la couronne. « J'aurais, disait la lettre (1), désiré vous avoir ici, pour voir mon ancienne patrie représentée d'une façon digne et pour montrer à mon nouveau pays qu'il y a en Autriche des hommes d'État. Malheureusement ç'a été le contraire. Le bon gros Thun est bien maintenant le doyen du corps diplomatique, mais il y joue le rôle le plus triste et sert de cible aux plaisanteries de ses collègues. Malgré tous les bavardages et les histoires de brigands que

(1) Empereur Maximilien au baron De Pont, Chapultepec, 19 septembre 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.



l'argent américain fait publier dans les journaux européens et surtout ceux de l'Autriche, nous sommes très contents ici, et pour donner à ce sentiment une expression énergique, je ne puis que vous dire que si je pouvais maintenant de nouveau m'imaginer être à Miramar et que la députation mexicaine vienne encore une fois, je n'hésiterais plus du tout, d'après les expériences faites, je ne poserais aucune condition, mais j'accepterais avec un oui énergique, comme Guatimotzin (1). Je ne suis pas non plus sur un lit de roses, il y a bien des épines, mais je possède un vaste et libre champ d'activité, je peux faire du bien à mon prochain et je récolte déjà maintenant souvent des témoignages de vraie reconnaissance, consolation que je n'ai jamais connue dans la vieille Europe, excepté pour quelques instants dans l'inoubliable ville de Milan.

J'aime un travail assidu, mais je veux qu'on le reconnaisse, je veux voir des résultats, et tout ceci me manquait au delà de l'Océan, tandis que je le trouve ici dans une mesure toujours croissante. Mes dernières excursions et la fête de notre grand jour national, le 16 septembre, m'ont apporté sous ce rapport de vraies consolations. Je ne me fais pourtant pas d'illusions. Le monument nouvellement construit peut s'effondrer dans la tempête, moi-même je puis être englouti avec, mais personne ne peut m'enlever la persuasion d'avoir travaillé avec bonne volonté pour une idée sublime, et ceci vaut encore toujours mieux et apporte plus de consolation que de moisir dans la vieille Europe à ne rien faire. Il y a des gens qui trouvent que la vie qui mènent mes plus jeunes frères est philosophique. Pour moi, une telle existence serait la mort tout vivant et, en outre, je la trouve ridicule. Il n'y a rien de plus misérable qu'un prince apanagé qui mène une existence soi-disant sans soucis. »

Cette lettre, lue attentivement, permet de jeter un coup d'œil dans l'âme de l'empereur. Il voulait toujours faire croire en Autriche que les événements lui avaient donné raison, mais d'un autre côté la lettre parlait pour la première fois de la possibilité d'un échec. L'empereur voulait montrer en même temps que le Mexique avait été pour lui le moyen de fuir la vie inutile et insupportable que lui préparait sa

(1) Le dernier empereur aztèque du Mexique, un neveu et beau-fils de Montezuma, qui défendit la ville de Mexico contre Cortez.

position dans sa patrie, un sentiment qui ne peut que l'honorer. Maximilien craignait qu'on puisse croire en Europe qu'il regrettait sa décision, et cela il le niait non seulement à De Pont, mais il rappela aussi à son beau-père la conversation de Monza, dans laquelle le roi Léopold avait parlé de « belle position », parole inoubliable pour lui et qui avait été un des moments principaux dans l'acceptation de la couronne. Il certifia, en outre, qu'il ne l'avait jamais regretté ni un jour, ni une heure (1).

Le gouvernement et la cour avaient fait de grands préparatifs pour la fête de l'Indépendance, le 16 septembre, jour où le curé Hidalgo avait donné le premier signe de la révolte contre la domination espagnole (2). « On la fêtera cette année avec beaucoup de pompe, » écrivait l'empereur à Vienne, pour montrer aux voisins que nous aimons notre indépendance et que nous la défendrons aussi bravement, le cas échéant. »

Bien que tout ce faste d'une fête fût odieux à l'empereur, il trouva pourtant des paroles chaleureuses pour son discours, qui révélait son optimisme inaltérable, puisqu'il y faisait des promesses qui étaient pour lui personnellement un engagement tout particulier. Il se fait encore et toujours à l'amitié de Napoléon III. En outre, Maximilien sentait le besoin impérieux de donner au peuple, qu'il nommait le sien et dont il partageait le sort, le bonheur, de le rendre grand, riche et puissant. Le romantique en lui était plus fort que toutes les impressions de la réalité et son discours en est la preuve.

« Mon cœur, mon âme, mes travaux, tous mes loyaux efforts sont à vous et à notre chère patrie. Aucune puissance du monde ne pourra me faire hésiter dans l'accomplissement de mon devoir ; chaque goutte de mon sang est à présent mexicaine, et si Dieu permettait que de nouveaux dangers menaçassent notre chère patrie vous me verriez combattre dans vos rangs pour son indépendance et pour son intégrité. Je peux mourir, mais je mourrai au pied de notre glorieux drapeau, parce qu'aucune force humaine ne pourrait me faire abandonner le poste où m'a appelé votre confiance. »

(1) Maximilien au roi Léopold, 23 août 1865. Vienne, Archives de l'État.

(2) Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, 11 septembre 1865. Vienne, Archives de l'État.



Ces paroles contenaient une allusion à l'attitude menaçante de l'Union. Mais de tels discours étaient dangereux pour un prince sur un trône si exposé et ayant une notion si sévère au point de vue de l'honneur, parce qu'on pouvait les lui rappeler en d'autres circonstances complètement différentes. En outre, ce discours ne fut pas la seule déclaration semblable. Plus les choses allaient mal, plus on entendit de telles promesses de la bouche de l'empereur. Comme il le disait dans ses Mémoires, rédigés longtemps avant de monter sur le trône : « Si les gens sont tenaces et s'il est difficile d'obtenir quelque chose d'eux, je suis encore plus tenace et il est difficile de me faire revenir sur mes décisions. »

L'empereur Maximilien était, maintenant comme autrefois, encouragé dans sa manière de voir les choses par ses mauvais génies. Loin de tout danger, Hidalgo et Gutierrez continuaient en Europe de faire de faux rapports et de ne dire que des choses agréables à celui qui aimait tant à en entendre. Malgré la méfiance qui s'éveillait de temps en temps chez lui, il entendait par exemple avec plaisir, si Hidalgo lui écrivait de Paris (1), qu'on voyait tout ce qui concerne le Mexique « color de rosa », excepté l'attitude des États-Unis, sur le compte desquels l'ambassadeur parlait le plus mal possible, et combien on estimait la foi inébranlable, l'esprit chevaleresque et l'intelligence avec laquelle l'empereur savait régénérer tout ce que touchait son auguste main.

« De nos temps, écrivait Hidalgo faisant allusion à l'impératrice Eugénie, les femmes ont voix en politique et y exercent leur influence, et si elles protègent une cause, il est rare qu'elle ne soit pas couronnée de succès, voilà pourquoi je ne manque jamais, aujourd'hui comme jadis, de laisser ce complément gracieux du sexe masculin se mêler à mes affaires et surtout s'il s'agit de femmes, qui, par leur position et par leur talent, peuvent être utiles à mes propositions. »

Il était intéressant d'entendre Hidalgo parler ainsi. Il avait beaucoup obtenu par sa tactique, ou, mieux dit, le mal qu'il avait causé était énorme. Mais il devait bientôt s'apercevoir qu'on commençait enfin à le connaître à Paris, qu'on obser-

(1) Hidalgo à l'empereur Maximilien, Paris, 29 juillet 1865. Vienne, Archives de l'État.

vait avec méfiance ses relations avec d'autres femmes, influentes en politique, en un mot que son succès à la cour de France avait dépassé son apogée, et qu'il allait en s'éclipsant. Déjà il n'était plus reçu par l'empereur et l'impératrice dans un cercle aussi intime et aussi souvent que jadis, déjà ses « bonnes manières », dont il se vantait tant, lui qui avait traduit en espagnol un livre sur la bonne tenue, ne lui servaient plus. Dans un moment où il se voyait tel qu'il était, Hidalgo avait même écrit à l'empereur qu'il devait les succès de sa carrière seulement à ses bonnes manières ; contrairement à Eloin, il avait toujours tenu pour une de ses plus nobles tâches de ne jamais se relâcher sous ce rapport. Hidalgo ne sentait pas combien il se rendait ridicule par de telles paroles. Il est vrai qu'il ne parlait pas seulement de sa politesse, lorsqu'il disait « manières », mais qu'il visait un certain charme de tout son être, qu'on ne pouvait pas lui nier et qui attirait surtout beaucoup les femmes. Les quelques contemporains qui parlent de lui sont du même avis à ce sujet et on peut aussi y voir la clef de ses succès.

Entre temps Maximilien reçut aussi des nouvelles de Rome. On y avait toujours refusé de recevoir la commission de trois membres que l'empereur avait envoyée à Rome, parce qu'on ne pouvait pas croire que ces trois messieurs pussent ignorer le décret anticlérical que l'empereur avait publié peu de jours après leur départ. Ce refus mettait Maximilien hors de lui. Plein de colère, il écrivit au ministre Ramirez (1) qu'il fallait faire des démarches pour montrer à cette « pauvre cour papale » qu'on était mécontent de « l'insolence enfantine » avec laquelle on avait traité la commission.

Mais malgré tout l'empereur espérait toujours arriver à un compromis avec le Saint-Siège, c'est-à-dire à le faire céder finalement, car, pour Maximilien, maintenant que le décret était publié, il n'y avait pas à songer à le retirer, à moins de se faire un tort énorme et de perdre l'estime de ses sujets.

En ce moment une éclaircie sembla s'ouvrir. Un père Jésuite, du nom d'Augustin Fischer, venait d'arriver à Mexico. Il avait été envoyé pour représenter les intérêts du département

(1) Empereur Maximilien à Ramirez, Chapultepec, 12 août 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.



de Coahuila, qui se sentait blessé par un décret du gouvernement impérial, publié au printemps 1865, concernant la nouvelle division du pays. Cet homme avait eu une vie aventureuse. Allemand de naissance, il avait émigré au Texas vers 1840, où il gagnait péniblement sa vie par des travaux agricoles ou des services comme secrétaire. Voilà qu'en 1848 un ouvrier de Californie découvrit, à la place où est aujourd'hui Sacramento, de l'or dans un ruisseau qui faisait tourner un moulin. On continua à creuser et on trouva toujours de nouvelles masses d'or. Une fièvre s'empara bientôt de toute l'Amérique du Nord. Des milliers et des milliers d'hommes de toutes les parties du monde allèrent en Californie. Parmi les chercheurs d'or, dont la plupart étaient des éléments douteux, il y avait aussi Fischer. Peu de temps après il rencontrait des Jésuites. De protestant qu'il avait été, il se laissa convertir par eux au catholicisme et entra dans l'ordre, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de continuer sa vie légère. Un certain temps il fut secrétaire de l'évêque de Durango, mais il dut quitter ce poste à cause de plusieurs événements pénibles. Plus tard il revint de nouveau dans le diocèse. Au mois de décembre 1863 il arriva dans la capitale et lorsque, en 1864, Maximilien eut fait son entrée, il fit plus intimement connaissance avec lui, comme jésuite qui parlait allemand.

L'empereur pria alors Fischer, qui connaissait le Mexique, y ayant longtemps séjourné, de lui faire un rapport sur l'état du pays. Le père lui remit un travail détaillé, écrit dans un style brillant. Doué d'une intelligence supérieure et habile dans ses manières, il sut se rendre agréable à l'empereur par des flatteries et acquit bientôt sa pleine confiance. Depuis lors le jésuite fut spécialement bien vu par l'empereur.

Après un bref séjour dans son vicariat de Coahuila, il était de nouveau revenu dans la capitale. L'attitude sage du père et ses dons de persuasion plurent tellement à l'empereur qu'il eut l'idée que ce serait l'homme qu'il fallait pour préparer les voies à la commission à Rome qui semblait se trouver en face d'un problème insoluble.

Le père Fischer rédigea le brouillon pour un nouveau concordat qui différerait en quelques points de celui que la Commission devait présenter à la Curie romaine. Il s'offrit de le faire accepter à Rome. Le 21 septembre, l'empereur, pour lui

donner plus de relief, le nomma chapelain honoraire à la cour ; en octobre il l'envoya en mission secrète pour persuader le pape de signer un concordat. Le père Fischer était muni d'une lettre de l'empereur à l'adresse du pape (1), dans laquelle Fischer était présenté comme « un des membres les plus excellents du clergé mexicain. » On y exprimait également l'espoir que cet essai d'arriver à un compromis, malgré le refus qu'avaient rencontré toutes les démarches de réconciliation faites jusqu'à présent, n'échouerait pas de nouveau par suite de tristes malentendus. Ce serait une chose extrêmement dure pour l'empereur s'il se voyait forcé de n'obéir plus qu'à sa conscience de souverain. Fischer partit pour l'Europe en passant par New-York, et l'empereur Maximilien eut encore une fois l'occasion de bâtir des châteaux en Espagne à propos du succès possible de cette démarche. Ceci était d'autant plus nécessaire pour la paix de son âme que la situation militaire, à son grand regret, empirait de jour en jour.

Sur les champs de bataille du Mexique — et dans ce temps le pays tout entier n'était qu'un champ de bataille — il n'y avait pas eu de grands événements, mais bien une suite de petits combats de guérillas et de petites escarmouches qui éprouvèrent beaucoup, soit les Français, fatigués par les marches continuelles, soit les troupes autrichiennes et belges, pas encore habituées à ce genre de guerre cruelle et exténuante.

Le mécontentement est toujours un sol propice aux querelles et aux malentendus, et bientôt les quatre nations, qui formaient l'armée impériale, se disputèrent avec acharnement. L'empereur était dans une situation pénible. Il devait toujours en définitive régler lui-même ces difficultés et naturellement les suites pénibles des décisions, qu'il était obligé de prendre, retombaient sur lui. Il ne pouvait pas faire la volonté de tous et il y avait toujours des mécontents qui gardaient rancune à l'empereur. Dans ce cas on arrivait avec beaucoup de peine à arranger la chose, mais il restait une épine dans la plaie.

Vu que la guerre civile dans l'Amérique du Nord était achevée, vu la possibilité d'une attaque de ce côté-là et sui-

(1) Maximilien au pape Pie IX, Chapultepec, 20 février 1865. Copie en langue italienne, Vienne, Archives de l'État.